



**HAL**  
open science

## **Le voyageur et le vieux chef**

Dominique Casajus

► **To cite this version:**

| Dominique Casajus. Le voyageur et le vieux chef. Studi Magrebini, 2006, IV, pp.15-25. <halshs-00123254>

**HAL Id: halshs-00123254**

**<https://shs.hal.science/halshs-00123254v1>**

Submitted on 8 Jan 2007

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

## Dominique CASAJUS

### LE VOYAGEUR ET LE VIEUX CHEF

Article paru dans *Studi Magrebini, nuova Serie, Volume IV, Napoli 2006 (Studi berberi et mediterranei. Miscellanea offerta in onore di Luigi Serra) : 15-25*

Henri Duveyrier restera pour la postérité l'explorateur du pays touareg. Le 13 juin 1859, à peine âgé de 19 ans, il avait quitté Biskra pour un voyage saharien qui s'acheva à Tripoli le 2 septembre 1861. Sur ces quelque vingt-sept mois, il en avait passé plus de sept parmi les Touaregs Azgar, dont les terres de parcours s'étendaient entre le Fezzân et les montagnes du Hoggar. D'autres Européens les avaient déjà approchés mais aucun d'eux n'était demeuré si longtemps dans leur pays. Pour ne mentionner que ceux dont j'aurai à parler, disons que James Richardson s'était arrêté deux mois à Ghat à la fin de 1845 et au début de 1846 ; Heinrich Barth avait traversé la région en 1850, en compagnie de Richardson à qui ce second voyage fut fatal ; Ismaél Boudërba, enfin, avait passé six jours à Ghat à l'automne 1858.

Le jeune explorateur avait grandi dans le sérail saint-simonien<sup>1</sup>, et son voyage n'aurait pu être entrepris sans les subsides de quelques amis saint-simoniens de son père. Sans doute à leur intention, il avait détaillé son projet dans une note rédigée le 8 avril 1859, peu avant de quitter Paris<sup>2</sup>. Afin de s'acclimater et de parfaire sa connaissance de l'arabe, il prévoyait de passer d'abord une année dans le Sahara algérien, déjà « traversé en divers sens par des colonnes et même par des voyageurs isolés mais jamais encore étudié par un observateur stationné » ; il visiterait ensuite le Touât encore inconnu puis se risquerait au Hoggar où les Touaregs Kel-Ahaggar « font paître leurs troupeaux » et « n'ont pas coutume, comme leurs frères les Touareg Azgar, d'aller piller les caravanes ». Ses subsides ayant eu tôt fait de s'épuiser, des crédits gouvernementaux prirent la relève, en contrepartie desquels il devait poursuivre la tâche entamée par Boudërba : recueillir tous les renseignements pouvant servir à l'établissement de relations commerciales entre le Soudan et la colonie algérienne, et disposer les esprits à cette perspective. Les autorités françaises venaient sur ce terrain concurrencer des Anglais qui, par la Guinée, la Sénégambie, le Maroc, Tripoli et l'Égypte, faisaient pénétrer leurs produits jusqu'au centre de l'Afrique<sup>3</sup>. D'explorateur, Duveyrier devenait presque un diplomate. Il était néanmoins laissé libre de choisir ses itinéraires et de conduire parallèlement des investigations personnelles. Mais rien

---

<sup>1</sup> Mouvement politique et religieux qui s'inspirait des idées du comte de Saint-Simon (1760-1825), le saint-simonisme joua un grand rôle sous le second Empire.

<sup>2</sup> Archives de l'Arsenal, fonds Enfantin, dossier 7720/239.

<sup>3</sup> Ismaél Boudërba, Voyage à R'at, *Revue algérienne et coloniale*, décembre 1859, pp. 241-305.

ne se passa comme prévu<sup>4</sup>. Il dut renoncer à s'approcher aussi bien du Touât que du Hoggar, et séjourna chez ces Azgar que sa note d'avril 1859 peignait en pilleurs de caravanes. Il ne put entrer dans Ghat et rembarqua épuisé à Tripoli. Mais les obstacles invaincus l'auront contraint à se faire l'« observateur stationné » des Azgar. C'est ainsi qu'il apparaît dans une lettre à son père du 13 février 1861. Il est alors dans le campement d'Ikhenoukhen, le chef des Azgar<sup>5</sup> :

Le matin je suis réveillé par les cris des petits chameaux qui voient traire leurs mères juste au moment où ils voudraient déjeuner. Ikhenoukhen m'envoie une jatte de ce lait de chamelle qui n'est pas très agréable au goût, mais très nourrissant et fortifiant. C'est en ce moment la seule nourriture même des seigneurs des Touaregs.

La matinée se passe soit à causer sur les sujets qui m'intéressent, soit à écrire. Quand nous changeons de campement nous ne partons que tard, et nous nous arrêtons toujours avant la fin du jour. [...] Je fais deux repas par jour, et ils se composent invariablement d'un peu de kouskousi avec ou sans viande selon les circonstances. Je n'ai d'autre délicatesse qu'un peu de café noir sans sucre. Ikhenoukhen ayant appris que j'avais épuisé jusqu'à mon café m'en a envoyé du sien. [...] En somme, je suis assez content de mes guides maintenant. Ikhenoukhen a des attentions qu'il n'avait pas au commencement. [...] C'est la seconde fois cet hiver que la vallée a été inondée, ce qui promet d'excellents pâturages pour le printemps. Je crois qu'il y avait 8 ou 9 ans de sécheresse dans le pays. Les Arabes ne manqueraient pas de me dire « Djouetek khodrâ », l'empreinte de tes pas est verte.

Ikhenoukhen n'exerçait sur les siens qu'une souveraineté de fait. Appelé à hériter de la chefferie à la mort de son oncle Chaffão, il avait dédaigné ce titre qui lui aurait imposé la sédentarité ; mais nul ne lui contesta jamais la réalité d'un pouvoir dont il n'avait cédé là que l'apparence. Je ne sais pas à quand remontent ces faits car les indications rapportées par Duveyrier sont inexactes. En 1864, il datait la mort de Chaffão d'« il y a environ quarante ans<sup>6</sup> ». Or Chaffão vivait encore quand Barth et ses compagnons traversèrent le pays Azgar en 1850. Les voyageurs n'avaient pu alors le rencontrer, mais Richardson avait eu plusieurs fois affaire à lui lors de son premier voyage. Il semble qu'il commençait à s'effacer derrière son héritier présomptif, ce qui explique peut-être l'erreur de Duveyrier. Richardson en parle cependant comme d'un gentilhomme empreint sous des dehors misérables d'une extrême distinction<sup>7</sup> :

Shafou was dressed very plainly and very dirtily; and yet there sat upon his aged countenance (for he was full seventy years of age) a most venerable impression of dignity. [...] His Highness was without shoes, and his legs were quite bare ; his feet left half-buried in the sand. He spoke very slow and under tone, scarcely audible, and at times

---

<sup>4</sup> Voir Emmanuelle Mambéré, *Henri Duveyrier Explorateur du Sahara (1840-1892)*, Mémoire de maîtrise, Université de Provence, 1991-1992.

<sup>5</sup> Les lettres de Duveyrier citées ici (avec leurs particularités : soulignements, etc.), toutes adressées à son père, proviennent des archives nationales (carton 47 AP 1).

<sup>6</sup> Henri Duveyrier, *Les Touareg du Nord*, Paris, Challamel l'aîné, 1864, p. 351.

<sup>7</sup> James Richardson, *Travels in the Great Desert of Sahara in the Years of 1845 and 1846*, Londres, Richard Bentley, 1848, II, pp. 59-60.

the conversation was interrupted by the silence of the dead. All his deportment was like that of the Sultan of this wilds ; and the ancient Sheikh felt all the consciousness of his power. The Desert Genii hedge him in around. The Sultan is profoundly respected by all ; and Louis-Philippe is a ginger-bread sovereign compared with Shafou of the Great Desert.

Lignes qui seraient publiées l'année même où l'émeute parisienne chasserait du trône celui qui, selon un Tocqueville assez d'accord au fond avec le voyageur anglais, possédait « la plupart des qualités et des défauts qui appartiennent plus particulièrement aux rangs subalternes de la société<sup>8</sup> »...

Richardson avait aussi rencontré Ikhenoukhen. Le 29 décembre 1845, grand seigneur, celui-ci lui avait dit en substance<sup>9</sup> : « Je n'attends pas de présent d'un voyageur venu de si loin pour quémander ma protection car l'homme qui doit succéder à Chaffâo peut bien être généreux sans qu'on le paye pour cela. » Estimant malgré ces paroles qu'un présent s'imposait, l'Anglais alla trois jours plus tard offrir un pain de sucre à l'épouse de son noble interlocuteur. Le lendemain, son pain de sucre lui fut retourné. Encore terrifié par la colère dont il venait d'être le témoin, le brave homme qu'on avait chargé de la commission lui expliqua qu'Ikhenoukhen avait jugé ce présent indigne de lui. « Donne-lui davantage, crut-il bon de conseiller, ne serait-ce que pour l'apaiser. Il est vraiment furieux que tu lui aies envoyé un présent aussi misérable, et que tu l'aies remis à sa femme. Pourquoi diantre l'avoir remis à sa femme ? » Richardson fit donc savoir au chef touareg qu'il était disposé à lui offrir de l'argent, et garda sa mauvaise humeur pour son journal<sup>10</sup> : « So then this is the great bravado of Khanouhen, that he could not soil his fingers by taking presents. I expect I shall soon be tripped. » Ikhenoukhen accepta finalement quelques dollars, mais il n'aurait sans doute rien réclamé si le voyageur s'était abstenu de faire ce présent saugrenu, et surtout d'aller le remettre à sa femme. Richardson ne s'est apparemment pas rendu compte qu'il avait commis une faute de ton.

La lettre de Duveyrier citée plus haut laisse deviner que ses rapports avec Ikhenoukhen ont commencé par être difficiles. Il avait été conduit jusqu'à lui par Othman, un religieux qui avait déjà servi de guide à d'autres Européens. La rencontre eut lieu à Ghadâmès le 22 août 1860. Le journal de Duveyrier en donne un compte rendu mitigé<sup>11</sup> :

[Ikhenoukhen] me fait asseoir d'un geste imperceptible et, sans se mouvoir, me fait, ainsi qu'à Othman, les questions de politesse targuie : « Mattoullid ? Mani ouinneq ? » – Comment vous portez-vous par cette chaleur ? Grâce à Dieu vous êtes venu ici, et les circonstances m'y ont aussi amené, etc., etc.

---

<sup>8</sup> Alexis de Tocqueville, *Souvenirs*, Paris, NRF, 1942, p. 27.

<sup>9</sup> Richardson, *op. cit.*, II, pp. 72.

<sup>10</sup> Richardson, *op. cit.*, II, pp. 84.

<sup>11</sup> Charles Maunoir & Henri Schirmer, *Journal de route de Henri Duveyrier publié et annoté par Ch. Maunoir et H. Schirmer*, Paris, Augustin Challamel, 1905, p. 173.

Ensuite, Othman fait lire les lettres adressées au cheikh Ikhenoukhen lui-même, et les firmans de Tripoli et de Tunis que j'ai. [...] Après cette cérémonie, Ikhenoukhen, qui a montré tout le temps la plus grande réserve, me souhaite froidement la bienvenue, puis nous prenons congé de lui.

Ce que Duveyrier prend pour de la froideur, les Touaregs l'appellent *asshak*, la retenue. Rare dans ses gestes et réservé dans sa parole, Ikhenoukhen se conforme irrécusablement à ce que la bienséance a toujours exigé des Touaregs bien nés. Aujourd'hui encore, ils se désignent comme *Kel-Awal*, « les gens de la parole », voulant dire par là qu'ils se soucient de leur parole et veillent à n'en user qu'avec discernement. C'est sans doute à cela que pensaient les marchands de Ghat lorsqu'ils le peignaient à Richardson comme un *radjul al-kalâma*<sup>12</sup>, ce qui est au singulier l'équivalent arabe de *kel-awal*. Bien que décontenancé, Duveyrier a au moins rapporté l'entrevue avec l'équanimité qu'on lui retrouve dans tout son journal. Je trouve en plus qu'il a plutôt une bonne oreille. *Mattoullid* et *Mani ouinne* sont une transcription très acceptable de *ma t toulid* et *ma n éwin nek* : Comment vas-tu ? Qu'en est-t-il de ton bien-être ? Seul signe malgré tout d'une légère impatience, deux « etc. » viennent abrégé une longue série de salutations dont le peu qu'il en dit rend du reste fort bien ce qui a dû en être l'esprit. L'impatience de Boudërba dans des circonstances semblables avait été bien plus grande et son oreille beaucoup moins fine<sup>13</sup> :

[Ghat, 26 septembre 1858] Bientôt un chuchotement général dans la foule m'annonça l'arrivée d'Ikhenoukhen accompagné des principaux chefs touaregs.

Tous vêtus de leurs costumes de parade, portaient le poignard au bras, dans la main une lance et un javelot. Aussitôt arrivés près de ma tente, ils plantèrent leurs armes dans le sable et s'assirent en cercle sans prononcer un seul mot. Les voiles qui couvraient leur figure ne me permettaient même pas de deviner leurs pensées. Le silence fut enfin rompu par ces mots qu'ils nous adressèrent.

*Matoulan ? Ouanon ouanek.*

(Comment allez-vous ? Comment vous portez-vous ?)

*Khîr r'as* (très bien), fut notre réponse.

Un nouveau *matoulan ouanon ouanek* de notre part, un *khîr r'as* de la leur, tel fut pendant une demi-heure le thème invariable de notre conversation. C'était le nec plus ultra [sic] de la monotonie. Du reste, mon *khebir* [guide] m'avait prévenu que la première entrevue se passait toujours ainsi en salutations et que jamais on n'y parlait d'affaires.

*Matoulan* est en fait *ma t touläm*, pluriel de *ma t toulid*. *Ouanon* et *ouanek* sont sans doute supposés transcrire *wa n newän* et *wa n nek* (« celui de vous », « celui de toi »), et pourraient signifier : qu'en est-il de vous (de toi) ? À moins que ce qu'il a cru entendre ait été en réalité *ma n éwin newän* et *ma n éwin nek*. Bref, pour se faire une idée de la politesse touarègue, il vaut mieux se rapporter à Duveyrier qu'à Boudërba.

Deux jours plus tard, l'hôte de Duveyrier fut plus chaleureux<sup>14</sup> :

---

<sup>12</sup> Richardson, *op. cit.*, II, p. 73.

<sup>13</sup> Boudërba, *op. cit.*, p. 281-282.

<sup>14</sup> Maunoir & Schirmer, *op. cit.*, p. 175.

[Ghadâmès, 24 août] Dans la soirée, je vais voir Ikhenoukhen. [...] Il me salue, cette fois comme une vieille connaissance, et commence, en bon Targui, par des questions de politesse. « Comment allez-vous ? Comment trouvez-vous le temps ? Supportez-vous bien cette chaleur ? Etes-vous bien rétabli de votre voyage dans l'Erg ? C'est là que nous voyions du merveilleux lorsque nous allions sur nos méhara piller les Chaanba et les Souâfa, etc. Puis, après avoir rendu ces politesses, je commençai à parler ; Si 'Othman traduisait mes paroles en Temahaght.

Je lui expliquais nos intentions de commerce avec le Soudan, et notre désir de le voir l'intermédiaire entre nous et les noirs.

Suit, entre le vieil homme et son visiteur, une longue conversation sur les affaires du monde<sup>15</sup>. Ikhenoukhen questionne, avec une politesse un peu perfide. Peux-tu me dire pourquoi les voyageurs français sont si mal accueillis partout où ils vont en Afrique, alors que les Anglais sont les bienvenus où qu'ils aillent ? Comment expliques-tu, si les relations de la France avec la Porte sont aussi bonnes que tu l'affirmes, que Français et Anglais viennent d'envoyer un corps expéditionnaire en Syrie ? Et cette entreprise du canal de Suez, à quoi rime-t-elle ? Tout cela, à l'évidence, moins pour s'informer que pour jauger le gamin qu'il a devant lui. Lequel ne s'en tire pas trop mal. Sa suggestion que les Anglais auraient la partie moins facile s'ils avaient eux aussi des intérêts politiques en Afrique du Nord lui vaut un sonore *haqq* (« [tu as] raison ») d'un Ikhenoukhen qui visiblement se comporte surtout en examinateur. Pour les affaires de Syrie, il esquive en arguant qu'il manque de nouvelles récentes. Et s'il n'a pas rapporté ce qu'il a trouvé à dire du canal de Suez, je serais fort étonné qu'un fils de saint-simoniens soit resté sans voix sur le sujet<sup>16</sup>. Seul problème, en bon Européen il va vite en besogne. Lorsqu'il dit son désir d'aller voir le marché de Ghat puis de remonter au nord par In-Salah, son interlocuteur fait observer que sa puissance ne s'étend pas jusqu'à In-Salah ; et même pour Ghat, il prend ses précautions : que le voyageur obtienne d'abord du pacha de Tripoli un firman plus explicite que celui qu'il a produit l'avant-veille. Non que le chef touareg se soucie beaucoup des Turcs – propos qu'il illustre en prenant quelques pierres et en les lançant sur le côté avec ces mots : « Les Turcs, voilà le cas que nous en faisons... » Mais, explique-t-il, les Ghatia, eux, s'en soucient, et il sera bien aise de pouvoir leur montrer un firman.

Bien pressé décidément, Duveyrier demande ensuite à son interlocuteur s'il consentira à échanger avec la France un traité d'amitié. Là, le vieil homme se récrie qu'il n'y a rien d'urgent. À la fin de l'entrevue, lorsque Duveyrier lui fait dire qu'il lui destine cent douros et une bague, on croit assister à une réédition de la mésaventure de Richardson<sup>17</sup> :

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 175 *sqq.*

<sup>16</sup> Les saint-simoniens avaient eu un rôle déterminant dans la création en 1846 de la *Société d'études pour le canal de Suez* (voir Sébastien Charlety, *Histoire du saint-simonisme (1825-1864)*, Paris, Éditions Gonthier, 1931, pp. 237 *sqq.*).

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 177.

[Ikhenoukhen] répondit que le profit n'était rien pour lui et qu'il agissait ainsi envers moi parce qu'il le trouvait bon (je compris plus tard que la somme offerte lui paraissait peut-être un peu faible en comparaison des présents anglais), que du reste rien ne pressait et que ce que je remettrais à Othman lui parviendrait.

Duveyrier n'a pas entièrement tort dans ses supputations. Lors de son second voyage, Richardson a été plus généreux que la première fois, si bien qu'on sait désormais dans la région à quelles largesses les Européens sont prêts. Avec ses cent douros, le voilà presque aussi ridicule qu'on pouvait l'être en 1846 avec un pain de sucre. Or il va bientôt comprendre que la mesquinerie sied mal au négociateur qu'il entend être. Le 7 septembre, ce que lui rapporte Ahmed, le serviteur qu'il a envoyé remettre à Ikhenoukhen les cent douros promis, est dur à entendre<sup>18</sup> :

Ikhenoukhen n'accepte pas cette somme ; elle ne lui suffit pas, prétend-il, à nourrir sa jument pendant un mois. Il est ici, à Ghadâmès, mal vu par tout le monde, mal vu par les Turcs, mal vu par ses frères les Touareg, et tout cela à cause de sa prédilection pour les Français [...]. Pourquoi les Anglais sont-ils préférés ? C'est parce qu'ils jettent les douros à droite et à gauche. Ils lui ont donné à lui et à ses frères 900 douros [...] et des effets (expédition de Richardson, etc.). Partout où les Anglais ont passé, ils ont rempli le ventre du monde. Ce n'est qu'en les imitant que nous pourrions nous faire un parti. Lui, doit m'accompagner à Rhat<sup>19</sup> avec tous ses parents et ses amis ; il faut avancer en forces et la somme que je lui donne ne suffit pas de loin à cette expédition. Enfin ses compagnons sont tous venus lui demander leur part de mon présent et il ne lui restera rien. Si nous étions venus pour avancer avec de tels moyens, nous n'avions qu'à nous en retourner en paix ; il nous donnerait une ou deux fois autant que cela...

C'est la demande de présents plus généreux, mais aussi une hautaine leçon de politique : si vous, Français, voulez concurrencer les Anglais, alors soyez à leur hauteur ; et si vous voulez que je vous y aide, donnez-m'en les moyens. En d'autres mots : tenez votre rang, et je saurai tenir le mien. Or tenir son rang, pour un chef touareg, c'est être généreux envers ses gens, ce qui impose parfois d'être pingre avec les étrangers. Car Ikhenoukhen ne ment certainement pas quand il dit que ses compagnons sont déjà venus demander leur part de son présent ; un chef touareg ne peut compter sur la fidélité des siens que s'il en fait ses obligés. La leçon est administrée avec brutalité ; mais, comme en son temps le malheureux chargé de rendre à Richardson son pain de sucre, le messenger l'a rapportée avec ses mots à lui, qui ne sont pas ceux d'Ikhenoukhen. Un aristocrate touareg n'a pu, en effet, s'exprimer de cette façon. Duveyrier va le savoir le surlendemain<sup>20</sup> :

[Ghadâmès, 9 septembre] Othman vient de très bonne heure, je l'envoie à Ikhenoukhen lui demander quelle est la somme qu'il juge nécessaire que je lui donne. Ikhenoukhen se refuse à parler dans ce sens et me fait prier de me rendre auprès de lui

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp. 196.

<sup>19</sup> « Rhat » est la notation de Duveyrier pour « Ghat ».

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp. 197-198.

dans la soirée. [...] Le soir, je vais au camp du chef des Azgar. [...] Je vois qu'Ahmed a exagéré la valeur du discours d'Ikhenoukhen hier ; ce chef est fâché de l'impression que j'en ai reçue. Il me dit que la somme que je lui ai donnée ne compte pour rien chez lui, que de tels cadeaux sont ceux qu'il peut faire, lui. Tous ses compagnons vont lui demander leur part du présent que je lui ai fait et il ne lui en restera plus rien. Je lui répondis que, s'il en était ainsi, je préférerais ne rien décider de moi-même, et demander avis au général gouverneur ; qu'une occasion se présentait aujourd'hui tout à propos. Ikhenoukhen approuva cette décision ; il me demanda de faire connaître au général l'état des choses et les services qu'il était disposé à nous rendre, ajoutant que la réponse, quelle qu'elle soit, serait la bienvenue. Quant à moi, il me demanda de ne pas me tracasser, d'aller tranquillement à Tripoli et qu'à mon retour, je le trouverais ici, et que j'atteindrais mon but de toutes façons, même sans présent. Il insista pour me faire bien sentir que la chose qu'il craindrait le plus au monde serait d'entendre dire qu'il eût imposé des conditions de force à son hôte.

Je quittai Ikhenoukhen réconcilié avec lui, et même impressionné par la noble tournure avec laquelle il envisageait l'affaire.

Noble tournure, c'est le mot. Ikhenoukhen n'est assurément pas désintéressé ; puisqu'on est venu lui proposer une négociation, il entend la mener au mieux de ses intérêts. Mais un homme de son rang ne s'abaisse pas à des comptes de boutiquier. Et puis, ce voyageur de vingt ans est si candide, si désarmant d'impétuosité, que le vieil homme en tempère un peu son intransigeance. Même bourru, il y a de la bonhomie dans ce qu'il lui dit : il s'excuse presque de sa rudesse, l'exhorte paternellement à la patience, le rassure pour l'avenir.

Le 14 septembre 1860, Duveyrier vient prendre congé d'Ikhenoukhen avant d'aller quérir un firman à Tripoli. « [J]'apprends que j'ai maigri depuis mon arrivée, note-t-il dans son journal. C'est le chef des Azgar qui me fait cette remarque. [...] Ikhenoukhen me dit adieu et me dit que tout sera facile, faisant allusion probablement à mon voyage à Rhat<sup>21</sup> ». C'est dire qu'on le traite maintenant en protégé plus qu'en plénipotentiaire venu parler affaires. À son retour de Tripoli, il se met en route vers Ghat avec Ikhenoukhen et ses gens. Il aura encore quelques raisons de se plaindre de son hôte. Le 3 août 1861, alors qu'il a pris le chemin du retour, il écrira à son père : « Ikhenoukhen [...] a contribué pour une bonne part à la consommation de mes provisions... » Tout en ajoutant aussitôt : « pour être juste il faut savoir aussi que quand je me suis trouvé tout à fait à sec il m'a un peu aidé à vivre ».

Car dans l'attitude d'Ikhenoukhen, la bienveillance qu'on sentait naître dans l'entrevue du 9 septembre 1860 aura prévalu. L'homme certes avait ses rudesses, mais c'est que le désert est rude. Et la lettre du 13 février 1861 par laquelle j'ai ouvert cet article donne ce qui aura finalement été pour le voyageur la note dominante : on y perçoit le frémissement qui gagne les campements lorsque les pluies ont répandu sur un sol assoiffé la promesse de prochaines reverdies ; le lait de chamelle a dans son âpreté la douceur d'une nourriture de seigneurs ; le café même amer a le goût de l'hospitalité reçue...

---

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 204.

La suite du voyage allait en faire de façon imprévue l'allié d'Ikhenoukhen ; ou plus exactement les deux hommes se découvrirent les mêmes ennemis. Le jeune homme ne put entrer dans Ghat, où la rumeur avait couru qu'il n'avait été à Tripoli que pour négocier avec le Pacha la cession de la ville aux Français. De plus, les bruits de mouvements de troupe dans le Touât étaient parvenus jusque-là, et les Ghatia étaient persuadés que ce voyageur solitaire et désarmé serait suivi de soldats qui assujettiraient la région comme, à ce qu'on croyait, ils l'avaient déjà fait pour le Touât. C'était un échec pour lui, et pour son protecteur une humiliation dont il fait part à son père dans une lettre du 13 avril 1861 :

Ikhenoukhen [...] a été profondément blessé de voir que les Rhatia, dont l'existence dépend en grande partie de la sécurité que lui-même s'efforce de maintenir sur les routes des caravanes, n'ont pas fait la part de la reconnaissance ni modifié à cause de lui, et pour son ami, la malveillance qu'ils portent aux Français en général.

Un chef touareg, on le voit, a vraiment bien peu de pouvoir même sur ceux qu'il oblige. Ikhenoukhen eut d'ailleurs une autre occasion de s'en apercevoir. Alors qu'il campait devant Ghat, des Arabes du Touât vinrent lui réclamer la restitution de chameaux raziés par ses vassaux. Il offrit ses bons offices mais les auteurs de la razzia refusèrent d'obtempérer et allèrent trouver refuge en territoire ottoman. D'autres vassaux avaient razié des Arabes de Tombouctou, et il ne put là non plus obtenir la restitution du butin. Excédé, il commença par tenir un discours surprenant, dont Duveyrier restitue la teneur dans la suite de sa lettre :

Dans l'espoir de voir le temps amener un retour vers la raison chez les habitants de Rhat, j'ai patienté jusqu'à voir mon hôte (moi) réduit à manger des herbes dont je ne voudrais pas moi-même, et je n'ai obtenu pour résultat que de voir des hommes, qui passent pour mes amis aider en secret ceux qui veulent la perte du pays. J'ai fait mon possible pour maintenir la paix, et des troupes de maraudeurs sont sorties du sein même de ceux dont le devoir serait de faire la police des routes. On n'a pas écouté mon conseil, il ne me reste plus aujourd'hui qu'à abandonner le pays à la ruine vers laquelle il court.

S'il n'exécuta finalement pas cette menace de démission, il quitta les siens pour quelque temps. Son protégé ayant, devant la tournure des événements, décidé de prendre le chemin du retour, il offrit de l'accompagner jusqu'à Mourzouk. Il avait à cela deux raisons, que Duveyrier rapporte dans une lettre du 5 mai :

D'abord, profitant de mon désir de me rendre à Mourzouk, il s'est décidé à m'y accompagner pour tâcher d'obtenir du Pacha qu'il ne permette pas aux voleurs d'entrer dans ses états pour échapper ainsi à son action propre. Je crois aussi qu'il est bien aise de voir de ses yeux quelles sont les relations qui existent entre les Turcs et nous.

Après un mouvement de colère, le chef touareg était donc redevenu un grand politique. Puisque les Ghatia et ses vassaux rebelles comptaient sur la protection des Turcs, eh bien ! il fallait les en priver. Et puisqu'il était déterminé à ouvrir son pays au commerce avec les Français, mieux valait s'assurer que son puissant voisin n'en prendrait pas ombrage. Voilà donc Duveyrier et Ikhenoukhen en route vers Mourzouk, compagnons de route et aussi d'infortune. Le voyageur français a

échoué dans sa mission puisqu'il n'a pu ni prendre langue avec les commerçants de Ghat ni se rendre au Touât à cause de l'effervescence qui y règne. Le chef touareg en est réduit à solliciter l'appui d'une administration ottomane qu'il affectait de mépriser. La colère d'Ikhenoukhen contre les Ghatia ne s'apaisa d'ailleurs pas de sitôt. Alors qu'il était déjà en route pour Mourzouk avec Duveyrier, survint un incident que le jeune homme a rapporté à son père dans une lettre du 25 mai :

Nous étions encore à Serdeles, Ikhenoukhen et moi, lorsque le chef reçut une lettre que lui adressaient les gens de Rhat pour le prier de ne pas partir, et de ne pas laisser le pays dans un état inquiétant. [...] Il prit la lettre, la déchira et la jeta au feu devant tous, et dit au messager qu'il ne comprenait pas que les Rhatia, après avoir traité son hôte de telle façon qu'il ne pouvait pas même acheter des poules chez eux, osassent encore s'adresser à lui, et qu'il n'entendait pas avoir de rapports avec eux à l'avenir. Le malheureux s'en alla en pleurant.

Le 31 juillet 1861, à Mourzouk, Duveyrier faisait ses adieux à cet hôte rudoyeur qu'il n'évoquerait plus qu'avec une affectueuse déférence et qui, dit-on, resta jusqu'à sa mort fidèle au souvenir de son protégé<sup>22</sup>. Dans une longue lettre à son père datée de ce jour-là, il rapporte les propos tenus sur son compte par le chef touareg, qu'il estimait donc assez pour se soucier de l'impression qu'il lui avait faite :

La première impression que je fis sur le vieil Ikhenoukhen, est que j'étais un bien jeune homme pour venir parler avec lui de choses aussi graves que la politique, et il en fit la remarque à un homme du Souf. – Plus tard il changea d'avis et disait souvent cette louange très outrée, qu'il n'avait jamais vu quelqu'un d'aussi intelligent que moi.

Ce à quoi il ajoute :

J'ai eu l'avantage qu'aucun voyageur n'a eu, d'avoir Ikhenoukhen pour compagnon constant. J'ai pu, n'étant pas limité par le temps, amener une grande lenteur à tout ce que je faisais, et me conformer en cela à la coutume des Touareg.

Le jeune Européen impétueux a appris la lenteur, l'observateur stationné s'est mis à l'unisson de l'observé...

Ikhenoukhen est mort en 1886, presque centenaire. Son autorité sur les Azgar s'était encore émoussée. Son peuple était ressorti très affaibli d'une longue guerre qui l'avait opposé à ses voisins Kel-Ahaggar. Contraint de s'allier aux Turcs contre l'ennemi Kel-Ahaggar, il avait dû les laisser s'emparer de Ghat. Le traité commercial que Duveyrier était chargé de négocier avec lui avait été signé en 1862, mais ni lui ni son jeune visiteur n'y prirent aucune part, et il resta sans grand effet. Quelques années après sa mort, les Français s'établiraient dans la région. Avait-il prévu cela ? Peut-être, mais il ne l'avait pas souhaité. S'il jugeait favorable aux intérêts des siens d'établir des relations commerciales avec ces

---

<sup>22</sup> Gardel, *Les Touareg Ajjer*, Alger, Éditions Baconnier, p. 170.

infidèles, il lui aurait sans doute été douloureux d'imaginer que, de partenaires commerciaux, ceux-ci se transformeraient en envahisseurs. Quant à Duveyrier, il s'est donné la mort le 26 avril 1892. Lui aussi avait souffert de voir que son gouvernement n'envisageait plus avec les Touaregs d'autres relations que militaires. Entre lui et leur chef, l'amitié avait été réelle, mais ceux qui l'avaient envoyé voulaient en faire des sujets, pas des amis.